



## « Souffle et tremblements »

Gérard Darnaudguilhem

Au théâtre, comme en analyse, il arrive que l'on risque parfois de manquer de souffle. Le comédien, prêtant l'oreille vers la niche du souffleur, délivre son texte de l'oubli ; donnant *réson* à l'inouï d'une parole, l'analyste, quant à lui, en délivre l'*insu* pris dans un discours. Deux expériences du corps parlant.

*Souffler n'est pas jouer* est le titre sous lequel s'inscrit mon travail dans le cartel « D'une scène à l'Autre ». Comment entendre ce mot : souffler ? Un plein d'air qui se vide ou bien ravir quelque objet à quelqu'un, souffler une réplique ou encore être soufflé par une remarque ? Proposons l'hypothèse que scène analytique et scène théâtrale partagent certains points :

1) *Le fantasme* : La mise en scène au théâtre s'appuie sur un texte socle ; le dispositif analytique s'appuie sur le fantasme qui entretient une parenté avec la mise en scène.

2) *La direction* : La direction d'acteur pousse à l'interprétation théâtrale d'un texte ; l'analyse ne va pas sans la direction de la cure par le procès de l'interprétation, un bien-dire inscrit par l'acte de parole dans la réalisation de l'inconscient, ce gai savoir.

3) *Le souffle* : Le jeu de l'acteur frôle sa respiration. Ce qui donne corps au texte lui est soufflé hors de sa propre image, soustrait à son pur narcissisme pour se conjuguer au souffle de l'auteur ; sur la scène analytique la surprise de l'interprétation par l'analyste tient à ce que ce soit l'analysant qui la lui souffle, l'élevant par ce pousse à dire au statut authentique d'auteur d'un texte : *il ne savait pas qu'il le savait déjà*. L'*insu* est insufflé à l'analyste, qui en fait discours.

J. Lacan fait une distinction entre parole vide et parole pleine, celle qui engage le sujet, qui fait acte, et que tend à produire le dispositif analytique. Le passage par le vide, cette *viduité* qu'indiquait Jovet, serait le pas obligé pour que survienne une création d'acteur. C'est alors au metteur en scène de se fier au jeu de l'acteur pour que *ça passe la rampe*. Caché au ras de la rampe, le souffleur des répliques protège de la méprise. Mais le souffleur peut se nicher ailleurs, et la subjectivité propre à chaque sujet peut surgir sur le *divan* de la scène.

Deux séquences distinctes feront ici écho à cette fulgurance :

Charlotte Delbo<sup>1</sup>, assistante de Louis Jovet, a écrit sur son expérience des camps. Prisonnière d'une situation réelle où l'horreur domine, elle l'apparente soudainement à une scène de théâtre par la présence d'une voix, celle de Jovet, qui lui souffle le mouvement à prendre pour sa survie : « A tout instant il pouvait y avoir une rafle. Les colonnes parties, il nous fallait nous terroriser jusqu'à l'appel du soir. [...] Comment me suis-je laissé prendre si bêtement ? Je partirai et mes camarades ne sauront pas où je suis. Survient une troisième SS qui rejoint ses deux pareilles, et toutes les trois s'arrêtent. [...] J'observe surtout celle qui me tourne le dos. A la façon dont elle se plante sur ses jambes, j'ai l'impression qu'elle déplace son attention et, soudain, dans un de ces éclairs comme on en a dans les rêves, j'entends la voix de Jovet, à sa classe du Conservatoire, Jovet disant à un élève qui avance sur l'estrade et attaque sa scène : « Non. Recommence. Tu n'es pas entré. Entre. Et attends. Voilà. Mets-toi

en place. Bien. Ne bouge plus. Installe-toi. Tu es en place. Maintenant tu peux parler. Et nous, nous savons que tu as quelque chose à dire. Maintenant on va t'écouter. Maintenant on sait que tu vas parler. » Les trois SS étaient en place. A leur dos, leurs bottes, à leurs épaules, j'ai su qu'elles entamaient une conversation et qu'elles ne bougeraient pas. Elles étaient installées. Alors vite je bondis hors du rang [...] jusqu'à notre baraque où j'arrive hors d'haleine, épuisée d'avoir eu si peur. » Entendre surgir cette voix-là, à cet instant, lui délivrer une parole liant amour et savoir, opère comme une vraie direction d'actrice. Sa relation avec Jovet en a été transformée. Le retrouvant en 1945, elle lui avait dit : « Je n'aurai plus jamais peur de vous. » Il en avait pleuré. Se décide pour ce sujet la possibilité de ne plus s'aliéner à aucune peur pour s'avancer seule dans la vie.

---

<sup>1</sup> Delbo Ch., *Une connaissance inutile – Auschwitz et après*, II, Paris, les Éditions de Minuit, Collection Documents, 1970, p. 129-130.